Diamants dans la boue

(adapté en français par Diana Calciu)

En ce début d'année post-universitaire de novembre 1950, le professeur Nasta nous a convoqués dans son cabinet, nous, les neuf membres du collectif du service et il nous a communiqués entre autres qu'à partir de cette année, la formation de spécialisation en phtisiologie, intégrera aussi, à part les médecins phtisiologues participants au cours, un groupe de pédiatres qui deviendront ainsi des phtisiologues-pédiatres. La phtisio-pédiatrie venait d'être institutionnalisée. Par la même occasion il nous faisait remarquer, à mon chef de service le Maître de Conférences Grubea et à moi-même, qui travaillons dans le service pour enfants, que nous aurions des responsabilités particulières surtout en ce qui concerne le stage pratique dans notre pavillon qui sera plus long pour les pédiatres que pour les autres.

Après cette courte mise au point, nous sommes partis vers l'amphithéâtre, en file derrière le professeur, pour assister, conformément au rituel habituel, au discours d'ouverture du cours.

Dans l'amphithéâtre, chuchotements et désordre. Les un peu plus de trente participants au cours n'avaient pas encore trouvé leurs places. Dans ce vacarme d'une minute ou deux, j'ai aperçu une jeune femme dont l'apparence et l'allure m'ont frappé dès le premier instant. Un visage ovale, lumineux et frais avec une bouche joliment arquée, la lèvre inférieure sensuellement recourbée, avec un nez légèrement aquilin qui lui donnait un air de distinction (elle me rappelait Ann Sheridan, une diva de l'époque), des cheveux blonds avec des larges ondulés qu'elle balançait de manière désinvolte pardessus les épaules. Son visage suggérait à la fois de la fierté et un tempérament joueur. (Quelqu'un plus tard, après des

dizaines d'années, l'a appelée la «Madone de l'Institut». Pour moi elle ne ressemblait pas à une Madone. Ou peut-être si, mais, qu'on me pardonne le blasphème, une madone diabolique). A tout cela s'ajoutait une allure élancée que j'avais remarquée aux pas qu'elle faisait lors de la recherche des places.

Bien sûr tous ces traits ne pouvaient pas être dévoilés au premier regard, mais à partir de ces quelques éléments et de l'impression générale, mon cerveau a constitué dans un fragment de seconde une représentation complexe, non seulement physique, mais aussi psychique (et même psycho-intellectuelle, que la connaissance ultérieure, comme on le verra, a confirmé).

Calme de l'extérieur, mais profondément bouleversé à l'intérieur, je donnais l'impression de suivre le cours du professeur, mais, sans nécessairement la fixer du regard, j'étais avec tous mes sens raccordé à cette apparition insolite installée au rang cinq dans l'aile droite de l'amphithéâtre.

Le cours s'est terminé, les gens se sont dirigés vers les sorties ; elle aussi, sans jeter le moindre regard en arrière. Je suis parti aussi, non pas parmi les derniers ; je suis allé à mon service je ne sais plus comment; j'ai inspecté mes malades et puis j'ai pris le chemin de la maison. Les miens, et tout particulièrement ma sœur qui était bonne psychologue, ont observé qu'il y avait quelque chose de changé en moi.

J'ai évité toute discussion et je me suis retiré dans ma chambre. J'ai eu une nuit agitée. Le lendemain, plus ponctuel que d'habitude, je suis arrivé à l'hôpital. Dès la porte d'entrée mes yeux ne cherchaient qu'Elle. En me dirigeant vers mon service, j'ai croisé de nombreux collègues qui venaient au travail; on s'est salué mais j'ai évité les usuels bavardages matinaux. J'ai vite fait le premier tour de visite médicale et j'ai résolu les problèmes usuels. Je suis allé ensuite voir le directeur

scientifique de la Clinique, le docteur Schaim, qui m'a donné le catalogue pour les pédiatres, dans lequel je devais marquer la présence, faire des annotations et donner des qualificatifs liés au stage. Ce serait si bien si Elle était pédiatre! me disais-je, mais avec le catalogue devant moi je ne pouvais pas le savoir car je ne connaissais pas son nom. Mais cela ne va plus durer longtemps; il est 9 heures, les pédiatres doivent se présenter dans notre service. A 9 heures pile j'entre dans la salle de cours du service et j'ai l'immense joie de constater qu'un des sept pédiatres c'était Elle.

C'est la première fois que nos regards se sont croisés et j'ai eu l'impression qu'elle m'a regardé avec un peu d'insistance et quelque intérêt. J'ai fait l'appel et j'ai appris qu'elle s'appelait Radu Beatrice. Entre-temps mes regards inquisiteurs me donnèrent un premier indice rassurant: elle n'avait pas d'alliance. Dans le catalogue il y avait aussi la ville du domicile. «Etes-vous d'Arad, mademoiselle docteur Radu?» lui ai-je demandé. «Oui!» «Il existe à Arad un pédiatre renommé dont vous portez le nom». «C'est mon père!» (Et moi, qui jusqu'alors me disais qu'elle peut être n'importe qui. C'est la femme de ma vie et peu importe si c'est la fille d'une femme de ménage faite avec un inconnu!).

Ce qui c'est passé les heures, les jours, les semaines et les mois suivants ne peut être détaillé. Les matins les stages ensemble me donnaient l'occasion de la distinguer des autres (peut-être aussi de manière subjective) pour son langage médical ample et éloquent, pour son habileté à examiner les enfants, pour son grand discernement dans la présentation des diagnostics, venant peut-être aussi de son vécu hospitalier dans les services de son père.

Après quelques jours on a commencé à se promener ensemble durant la pause déjeuner, d'abord à travers le Parc Carol, ensuite en empruntant des trajets qui nous menèrent plus loin.

Quand je n'avais pas de cours les après-midi à l'Institut d'Oeuvres Sociales (où j'étais maître assistant), les promenades main dans la main se prolongeaient jusque tard dans la nuit, après une halte dans un café ou une brasserie ou dans un cinéma. Des promenades avec des tirades sentimentales interminables de ma part et avec des silences parlants de la part des deux. Je me souviens qu'une nuit on était arrivé du mont du Filaret jusqu'à la Gare du Nord et de là, parmi les rails, au Triage et retour. Souvent on arrivait aux lacs (Herastrau ou Baneasa).

Un soir après une telle promenade nous nous sommes arrêtés pour dîner au restaurant Pescarus. A la sortie, dans la place devant le restaurant attendait un fiacre avec un cheval. Jugeant qu'un tour de fiacre en pleine nuit était quelque chose de romantique nous sommes montés en demandant au cocher de nous emmener en ville, mais le cheval s'y est fermement opposé. C'était la seule fois que j'avais vu un cheval faire marche arrière comme une «mule». Finalement le cocher a réussi à convaincre le cheval. Nous nous sommes amusés, mais pas sans penser aux significations superstitieuses concernant le destin de notre idylle.

Il y a eu les promenades à travers les tas de neige, à travers la pluie, le vent et par beau temps, comme dans les derniers mois du cours, avec un décor d'opérette, avec les arbres fleuris. L'amour donnait des impulsions nouvelles à ces promenades qui dans d'autres contextes auraient pu être perçues tel un véritable supplice. Par exemple après des années, Beatrice racontait qu'il y a eu des fois, où portant des nouvelles chaussures, la marche devenait insupportablement douloureuse et pourtant un miracle l'amenait à la supporter. (Je rappelle en passant que ses chaussures ainsi que ses ceintures, toujours raffinées et de bon goût et bien sûr chères, étaient les points

forts de sa tenue vestimentaire, qui à côté était d'une désarmante simplicité: invariablement des jupes grises évasées, très serrées au niveau de la taille, des chemises sport et chaussettes, qui faisaient partie intégrante de son charme.)

Cette étape des promenades idylliques n'était pas toujours aussi sereine qu'on pourrait le croire. Apparaissaient de temps en temps des dissensions, apparemment de plus en plus fréquentes avec le passage du temps, reposant sur un sentiment nouveau pour moi: la jalousie. Simultanément avec l'installation dans mon âme du sentiment débordant de l'amour sont apparues aussi les premières manifestations de la jalousie. Depuis mon premier pseudo amour de jeunesse et jusqu'à mon âge du moment, 30 ans, je n'avais pas mené une vie d'ascète; j'avais eu suffisamment de flirts d'une plus ou moins grande intensité, sans avoir jamais senti la moindre impulsion de jalousie. J'ai constaté que dans ma structure sentimentale le vrai amour avait comme corollaire la jalousie. Il est vrai aussi que certaines attitudes et conceptions de Béatrice étaient de nature à exalter en moi ces accès parfois incontrôlés. Primum movens fut son amitié avec deux autres pédiatres participant au cours, très sympathiques d'ailleurs, Lili et Ticu, avec lesquelles elle a constitué un trio quasiment indissoluble durant les heures de cours. La mauvaise chose était qu'une fois par semaine ou tous les quinze jours, le trio s'est fait pour habitude de s'absenter du cours; parfois il arrivait que seulement Béatrice soit absente. La raison qu'elles m'invoquaient (car je devais couvrir leur absence) était qu'elles étaient allées en ville manger des tartines de caviar à la poissonnerie Delta. Inutile de dire à quel point cette excuse qui me semblait inventée me bouleversait (pour ne pas dire qu'elle était irrecevable pour la qualité officielle que j'avais).

A par cela j'observais de la part de Béatrice des attitudes de „camaraderie” envers ses collègues de cours ou envers d'autres médecins de la Clinique et de l'Institut, indiscutablement

innocentes, mais qui contrevenaient à mes principes selon lesquels une dame devait se comporter comme une „lady”. Sur ce même thème apparurent des divergences; elle affirmait qu'entre un homme et une femme il peut y avoir une simple amitié sans aucune autre motivation, pour ma part (d'après ma propre expérience) je ne pouvais pas accepter ce point de vue.

Elle avait en même temps un don inné de ne pas étaler ses sentiments mais seulement de les suggérer, pour ne jamais te rendre sûr d'avoir conquis la forteresse. A mes effluves déclaratives elle ne m'a jamais répondu avec un „je t'aime”. Elle le prouvait par d'autres moyens (même les promenades qui tout compte fait couvraient des centaines de kilomètres étaient une preuve) mais le dire elle ne le faisait pas. La discrétion au sujet de ses sentiments envers moi me paraissait en ces moments de jalousie, une tactique préméditée de m'enfermer dans ses charmes, de m'enfoncer dans une toile d'araignée.

Enfin, il y avait encore un autre aspect qui m'intriguait: dans nos discussions apparaissaient des coins d'ombre aussi bien en ce qui concernait son passé et présent, des voiles qui laissaient des choses non éclairées, malgré mon insistance.

Je reconnais que toutes n'évoquaient que de simples suspicions auxquelles, à froid, je n'aurais donné aucune importance, mais pris par le tourbillon de l'amour, je perdais "l'usage de ma raison" et j'arrivais à des dérapages, parfois même des propos injurieux, que je regrettais en vain ultérieurement.

Tout cet amalgame a créé des tensions entre nous qui parfois mettaient en ombre l'amour même et dans tous les cas étaient de nature à nous fatiguer psychologiquement. Au fur et à mesure que la fin du cours approchait (août-septembre) la fatigue psychique grandissait et c'est ainsi que je m'explique la décision prise au final par Béatrice: „Je rentre à la maison, à Arad, dans mon service. Laissons le temps sédimenter les sentiments et après quelques mois – un an, avec la pensée claire prenons une décision.”

Je l'ai conduite à la gare avec la conviction que tout était terminé de sa part. Je restais avec tout le poids de l'amour non partagé.

Les mois qui ont suivi je me suis lancé dans mon travail, je me suis enfoui dans les bibliothèques, j'ai fini des travaux de recherche que j'avais laissé inachevés et j'en ai initié d'autres. Le week-end je partais sur les montagnes des Bucegi avec le train des syndicats et je choisissais les trajets les plus fatigants. J'essayais de renouer les amitiés et relations que j'avais un peu négligées. Je cherchais à me réintégrer dans les vieux programmes de loisir. Et pourtant, pourtant, son image, son être, résidait en moi, sans aucune atténuation.

Je m'imposais de rester en réserve par rapport à elle. Une fois par mois un échange de lettres, quelques ligne anodines (au moins de ma part). J'aurais pu faire un saut à Arad. Timisoara était mon fief pour les visites de guidage et contrôle de l'Institut, et de Timisoara à Arad il n'y avait qu'un pas, mais je ne l'ai pas fait. Je m'imaginai qu'avec le temps la guérison viendrait pour moi aussi.

Avec cet état d'esprit (mais avec un amour inaltéré) en avril de l'année suivante (1952), donc 6-7 mois après notre séparation, un jour vers midi je reçois un appel téléphonique, une voie joyeuse: „C'est moi, Béatrice. Je suis arrivée ce matin. J'ai envie de te revoir”. Je suis resté suffoqué. Je lui ai expliqué que moi aussi je voulais la voir mais que j'étais en service de garde. „Alors je viens te chercher durant l'après midi à la chambre de garde”.

Après quelques heures Béatrice entrait dans ma chambre de garde. "En effet, le temps a décidé. Je ne peux plus vivre sans toi!" Avec ces mots absolument inhabituels de sa part, elle s'est jetée dans mes bras. Avec un feu sans pareil, je l'ai prise dans mes bras, on s'est embrassé et au final nous avons fusionné sur tous les plans, en scellant ainsi notre union pour la vie.

Béatrice avait obtenu deux jours de congés de son travail, un délai suffisant pour qu'on puisse résoudre tous les problèmes. Je partirai avec elle à Arad le lendemain même, pour rencontrer ses parents et la demander en mariage. Les noces nous les ferons en automne, à mon anniversaire en Novembre. Les détails on les fixera après demain avec ses parents.

Le lendemain j'ai obtenu une permission de trois jours de la Clinique et je suis allé avec Béatrice pour acheter des billets au wagon-lit. Nous nous sommes séparés ensuite, je l'ai laissé aller faire les magasins et nous avions prévu de nous retrouver le soir à 9 heures (une heure avant le départ du train) à la Gare du Nord, devant le point d'information. Ensuite je suis rentré à la maison (après une journée en service de garde) pour partager la grande nouvelle avec les miens. J'ai produit de la stupeur. Ma mère et ma soeur m'ont suggéré de ne pas précipiter les choses, d'ajourner encore. Je ne voulais rien entendre. Mon père était du même avis que moi. J'ai continué ensuite les discussions pendant de longues heures, avec du calme et de la chaleur des deux côtés et je me suis difficilement séparé des miens. C'est ainsi que je suis arrivé avec une demi-heure de retard au lieu de rencontre. Devant le guichet d'informations Béatrice n'y était pas. Je vais sur le perron où le train venait d'être garé: aucune trace de Béatrice. Je demande à l'accompagnateur du wagon lit: la dame de Arad ne s'est-elle pas présentée? Je commence à m'inquiéter. Il reste dix minutes jusqu'au départ du train. Que dois-je faire? Si ce n'était qu'un simple caprice et qu'elle ait renoncé aux projets pour le futur? Partir seul pour Arad ce serait ridicule. Retourner à la maison ce serait pénible. On annonce le départ du train et moi, devant les marches du wagon n'avais pas encore décidé quoi faire. A ce moment Elle apparaît, tranquille et souriante. Elle avait assisté à tout mon embarras, cachée derrière un pilier de la toiture du perron. Elle voulait me punir ainsi pour le retard d'une demi-heure. Béatrice était la même Béatrice! J'aurais

vraiment voulu l'étrangler, mais je me suis contenté de grincer: „Bestiole!”

En quelques instants le train s'est mis en marche et nous, comme si de rien n'était nous nous sommes mis à parler, debout dans le couloir jusqu'à 2 heures du matin.

Nous sommes arrivés à Arad tôt le matin. N'ayant pas de bagages nous sommes partis à pied le long du grand boulevard qui relie la gare au centre ville, boulevard re-systématisé à l'époque où le père de Béatrice avait été maire de la ville.

Après une demi-heure on est arrivé dans la rue Closca au no. 14, à la maison que j'allais chérir dès maintenant. Nous y attendait la mère de Béatrice qui m'a analysé de la tête aux pieds et m'a collé, de manière ironique, l'étiquette de "fanfaron de Bucarest" et m'a embrassé, en me laissant entendre qu'elle m'acceptait. Après un petit déjeuner préparé minutieusement, Béatrice m'a invité en promenade pour me montrer la ville de son enfance. Nous avons parcouru les allées de la rive du Mureş et tout le Corso et nous sommes entrés dans les deux cathédrales, catholique et orthodoxe, qui resteront des objectifs de toutes nos visites ultérieures. Ensuite nous sommes partis sur des chemins longs et entortillés vers l'hôpital de Pédiatrie, pour emmener „Papa” déjeuner. En entrant par la porte je suis resté impressionné par le raffinement paysagiste du grand parc de l'hôpital, de la propreté et de l'ordre qui régnaient autour et à l'intérieur des élégants pavillons. C'était l'œuvre de presque trois décennies du docteur Radu que j'ai trouvé dans son cabinet. Il m'a scruté d'un regard chaleureux, protecteur et m'a tendu une main énergique. Sans qu'il le dise, j'avais l'impression que j'avais passé l'épreuve, qu'il pensait „c'est le gendre que nous attendions.”

Après le repas à la maison, dans une atmosphère festive, nous sommes partis avec Béatrice pour continuer notre périple «aradean». A nouveau sur le Corso (le grand boulevard) où

nous avons fait halte dans un café avec des petites tables dehors, sur le trottoir. Nous avons pris une glace et un petit cognac (C'est à cette époque qu'on ouvrait la collection multi décennale des brandys Segarcea). Tout à coup je vois au bord du trottoir un fiacre de couleur rose qui stationnait. Je regarde les chevaux, ils sont roses aussi. Le cocher, les arbres aussi. Je voyais tout en rose. Je me suis frotté les yeux, aucun changement. Je ne comprenais pas ce qui arrivait à mes sens, d'intoxication alcoolique il n'était pas question car je n'avais quasiment rien bu. Tout le temps qu'on est resté dans ce café j'ai vu le monde en rose, ensuite je me suis remis.

Le soir nous avons été invités par les parents de Béatrice à dîner en ville, dans un restaurant avec jardin, en compagnie d'une autre famille amie. Après le repas j'ai dansé avec ma "fiancée" une danse après une autre. Nous étions probablement transfigurés de bonheur, si l'on jugeait de l'intérêt et la bienveillance avec laquelle nous étions suivis par le regard des gens.

Le lendemain pour me montrer une partie de la beauté des alentours de Arad, Béatrice a organisé un pique-nique „à deux” dans la forêt Ceala. Nous sommes montés avec deux paniers remplis de bonnes choses, dans un fiacre qui avait été retenu jusqu'au soir, quand nous sommes finalement rentrés à la maison.

Le troisième jour il y a eu programme d'intérieur. D'un commun accord nous avons fixé que nos noces seront faites dans sept mois, en Novembre, pour que la mère de Béatrice puisse faire quelques préparatifs concernant la dot.

Le soir je suis parti seul vers Bucarest. Le matin, quand je me suis présenté au travail j'ai été surpris de constater que nos projets de noces étaient déjà connus par une bonne partie des 600 salariés de l'Institut et de la Clinique, un fait qui n'allait pas du tout être bénéfique pour nous. Je ne peux pas m'expliquer comment notre intention est venue à leur connaissance? Serait-

ce lors de la visite que Béatrice m'a faite le jour où j'étais de garde? De la permission que j'ai demandé pour partir à Arad? Jusqu'à ce jour je ne le sais pas. Les jours qui ont suivi j'ai été envahi par les nombreuses félicitations venant de la part des collègues, des assistantes, des infirmières, du personnel administratif. Seulement, mes trois meilleures amies de l'Institut, Ina, Nel et Marie-Jeanne me répondaient à peine quand je les saluais.

La vie reprenait pour moi son cours normal mais ceci avant que je ne reçoive, peu après un mois, une lettre d'Arad. Je l'ai ouverte avec impatience (des frissons m'envahirent). Elle venait de Béatrice, écrite de manière désordonnée sur un papier chiffonné. Je la reproduis brièvement de mémoire: „Cher Michel, hier ils ont enlevé Papa. J'ai vu comment ils lui mettaient les menottes et le poussaient dans le fourgon de police. Après cela plusieurs parmi eux sont restés à la maison jusque tard dans la nuit pour faire des perquisitions: ils ont gratté le papier peint, ils ont déchiré les tableaux, ils ont retourné la bibliothèque de fond en comble et toute la maison est renversée. Nous sommes détruites. Je t'écris pour te demander de tout mon coeur de te considérer libéré de tout engagement. Autrement tu te détruirais toi et les tiens. Si tu m'obéis et tu dois m'obéir, tu m'oublieras et tu jouiras de tout le bien que je te souhaite.”

Bouleversé, je suis allé dans la chambre de mes parents et je leur ai lu la lettre. En se remettant du choc provoqué par cette nouvelle, ma mère a dit: la fille a du bon sens, elle n'est pas égoïste, elle veut ton bien, tu dois suivre son conseil.” Papa l'a regardé d'un air réprobateur. Je leur ai dit que je ne renonce pas, que je prends le premier train. Mon père m'a approuvé de son regard même s'il se rendait bien compte des conséquences qui les attendaient.

Le soir même je suis parti avec le même train qui, trois semaines avant, m'avait emmené vers les trois jours de

bonheur. Arrivé à Arad, j'ai demandé où se trouvait le dispensaire de tuberculose, je me suis promené un peu dans l'attente qu'il soit huit heures et je me suis alors présenté au dispensaire. Je suis entré dans le cabinet de phtisio-pédiatrie. A son bureau, avec quelques radiographies devant elle, se trouvait Béatrice habillée tout en noir, pâle, cernée, avec les yeux rouges de tant de pleurs, elle a sauté quand elle m'a vu et elle s'est jetée en sanglots dans mes bras. „J'avais peur que tu reviendrais, je savais que tu ne m'obéirais pas" disait-elle parmi ses sanglots. Je suis resté avec elle jusqu'à la fin du programme et nous sommes partis ensemble vers la maison, tout en achetant en route un peu de charcuterie car je m'imaginai qu'elles avaient oublié les repas.

Dans la rue Cloșca, au numéro 14 il y avait une atmosphère de deuil. Sur une grande chaise au milieu du bureau, était assise, pétrifiée, une femme qui avait vieilli brusquement et qui n'a nullement réagi à mon arrivée. Jetés par terre se trouvaient des dizaines et des centaines de livres et dossiers, des vases cassés ou bien endommagés, sur les murs le papier peint était arraché, les tableaux étaient pendus de travers, des éraillures partout. Nous sommes restés jusqu'au soir, muets tous les trois (quelques connaissances et proches sont venus brièvement interrompre ce lourd silence) et nous avons veillé, comme pour un mort. Béatrice m'a conduit à la gare. Sur la route je lui ai dit que rien ne change: en novembre nous nous marions. „Non Michel, non!" – „Mon amour, sur ce sujet il n'y a rien à discuter." Et ensuite le départ et une nuit de cauchemar jusqu'à Bucarest.

De retour à la clinique j'ai cherché à faire en sorte qu'on n'observe aucun changement dans mon comportement. Il n'était aucunement utile que la nouvelle se diffuse malgré le fait que je ne doutais pas que, dans un jour ou deux on finirait par le savoir. Les docteurs Bula et Gartner de l'Institut Filaret venaient d'Arad et gardaient des liaisons étroites avec la ville.

Dans ma famille aussi l'atmosphère était devenue triste et pesante. Nous cherchions quand même à continuer à suivre le cours normal de la vie comme si rien n'était arrivé. Et ainsi sont passées encore quelques semaines durant lesquelles j'ai gardé un contact téléphonique journalier avec Béatrice.

Et comme un malheur n'arrive jamais seul, le 1^{er} juillet j'ai reçu la nouvelle que l'Institut d'Oeuvres Sociales, où j'étais maître assistant, allait être fermé. Au moment le plus inopportun, mes revenus se réduisaient de moitié.

Mais le vrai drame ne faisait que commencer, cette fois il était lié à l'alourdissement de mon "dossier du service des personnels", qui malgré cela était déjà assez fragilisé par mon "origine" sociale. "La direction supérieure du Parti et de l'Etat" a apprécié que le nombre de médecins dans la Capitale était disproportionné grand par rapport à la province et a décidé durant l'été 1952 qu'on fasse des transferts pour atténuer cette situation. Dans la répartition par spécialités la phtisiologie s'est vue à son tour dans l'obligation d'expulser de Bucarest un nombre de cinq, six médecins. Ceux-ci devaient être parmi les meilleurs car ils devaient prendre la direction de plusieurs hôpitaux - sanatoriums qui se créèrent alors en province. Ceux qui avaient des "bons dossiers" ou les autres qui jouissaient de relations solides n'avaient rien à craindre. En ce qui me concernait je me sentais vulnérable. Il était possible que mes atouts professionnels ne soient pas pris en compte, même au contraire. Ma contribution à la création du département de phtisio-pédiatrie, l'apport sur le plan clinique, didactique et de recherche, la participation à la rédaction du premier manuel-traité de phtisio-pédiatrie dont la parution était en cours, l'élaboration de nombreux travaux scientifiques qui furent très appréciés, l'innovation du traitement de la méningite tuberculeuse de l'enfant et d'autres techniques thérapeutiques ou d'investigation, auraient pu ne pas compter par rapport au poids négatif du dossier du service des personnels, car de plus

je supposais qu'était intervenue une certaine contrariété subjective dans les hautes sphères de l'Institut, provoquée par mon choix matrimonial.

Mes craintes ne tardèrent pas à se confirmer. Un jour du mois de septembre (1952) on m'a appelé au Ministère de la Santé où le directeur de la Direction de la Tuberculose, le docteur Bula, m'a informé que j'étais transféré à Braşov. Je lui ai déclaré que je refusais. Après deux jours j'ai été rappelé chez le "camarade" ministre adjoint Moskovitz, en présence du même docteur Bula. Le ministre a commencé à me „préparer” psychologiquement avec gentillesse, en me disant qu'il a besoin d'un spécialiste de haut niveau, pour une unité nouvellement créée car il n'y a pas de spécialiste sur le plan local, que Braşov était une ville particulièrement belle, que le mont Warthe où se trouvait l'unité sanitaire était un lieu romantique, très adapté pour deux jeunes mariés etc. etc. Ont usé de leur temps, près de trois heures, un ministre adjoint et un directeur de ministère pour me convaincre. Ma réponse à tous leurs arguments a constamment été négative.

Quelques jours après, on m'a de nouveau appelé à comparaître devant le même ministre adjoint, qui cette fois n'était plus aussi mielleux et qui maintenant utilisait souvent des insinuations voire même de dangereuses menaces. Il a commencé calmement en me demandant comment allait ma famille (une allusion au domicile obligatoire de mon père) et comment allait mon futur beau-père (placé en camp de concentration). Ensuite il m'a menacé qu'il ne ferait jamais venir mon épouse pour un poste à Bucarest et que nous serions condamnés à avoir un mariage par correspondance et il a culminé avec la véhémence menace: „Braşov est le plus important centre ouvrier du pays; les intellectuels qui tournent le dos à la classe ouvrière, nous les mettons au mur !” De nouveau, plus de deux heures de vaines plaidoiries!

Finalement, la troisième convocation au Ministère, qui allait aussi être la dernière, cette fois au premier adjoint du ministre, le terrible docteur Iosif Silberstein. Celui-ci était une brute terrifiante, avec un aspect qui correspondait à la renommée qu'il s'était forgée (il allait en contrôle dans les unités sanitaires portant avec lui des mandats d'arrêt en blanc). Brutal et avec une voie caverneuse il m'a dit laconiquement: „Sur le bureau devant moi tu as deux papiers. Lis les et choisis-en un”. Je les ais lus. Sur le premier était écrit: „est transféré dans l'intérêt du service en qualité de médecin primaire directeur au Sanatorium TBC pour Enfants de Brasov le 15 octobre 1952, avec un délai de présentation de maximum 30 jours”. Sur le deuxième était écrit: „est destitué de ses fonctions , sans droit d'être réembauché aussi bien dans les unités du Ministère de la Santé que dans celles des autres ministères, entreprises et institutions qui disposent d'un réseau sanitaire propre”.

J'avais prévu cette alternative et j'avais délibéré en moi-même sur la marche à suivre. Je ne pouvais pas laisser au bord de la route trois familles qui restaient sans aucune ressource: la mienne de Bucarest, celle d'Arad (la mère et le frère de Béatrice qui était étudiant) et ma nouvelle famille que je venais de fonder. J'ai donc pris le premier papier et je suis sorti par la porte sans saluer. J'ai été accompagné par le même docteur Bula à qui j'ai dit d'une voie enrouée qu'il avait au moins le devoir d'instrumenter le transfert de Béatrice à Braşov. Le docteur Bula qui, originaire d'Arad, avait connu et apprécié le docteur Radu (mon beau-père), et en lui-même ressentait probablement de la compassion pour notre situation actuelle, m'a dit: „Cela ne pose aucun problème. Venez avec moi au bureau et je vous donne la décision de transfert sur le champ”. Dans moins d'une heure, je sortais du ministère avec deux actes de décision: le mien et celui de Béatrice.

Arrivé à la maison j'ai appelé Arad et j'ai dit à Béatrice que si elle voulait elle pouvait quitter son poste dès ce moment et

qu'elle pouvait venir à Bucarest, que j'avais l'intention de rester à Bucarest jusqu'à la fin du terme limite du 15 novembre. Jusqu'à expiration du terme il y avait encore 45 jours. Béatrice a dit qu'elle voulait rester encore auprès de sa mère tant qu'il était possible et qu'elle viendrait quand le terme final approcherait.

Dans cet intervalle d'un mois nous avons continué à nous téléphoner non plus tous les jours comme avant mais une ou deux fois par semaine. A par le travail de Béatrice, elles deux, à Arad, étaient préoccupées par des démarches pour obtenir la permission d'envoi au camp de colis ou de lettres, qui leur était constamment rejetée.

Dans ma famille à Bucarest, l'atmosphère était déprimante; on faisait constamment des évaluations des conséquences que devaient subir mes parents. Mon père, qui était le plus conscient des noirs augures, essayait de me donner de l'espoir en bravant la situation. Le premier problème était celui de l'espace locatif. La loi communiste en vigueur prévoyait que des quatre chambres et hall de notre appartement, trois devenaient disponibles pour héberger d'autres familles. Il était donc essentiel de voir qui seraient les futures colocataires. Tante Smarande, très proche de nous, une femme capable de sacrifices, a offert de nous céder pour l'une des chambres son colocataire qui occupait chez elle une chambre plus petite et qui avait l'intention de se marier. Ce colocataire, camarade Bârsă, qui accompagnait les vols civils de la future compagnie aérienne Tarom, avait eu un comportement exemplaire par rapport à tante Smarande, et elle se portait garante pour lui. A mon tour, influencé par des collègues de l'Institut, j'ai recommandé le chimiste Petrică Georgescu qui travaillait là-bas, et dont l'immeuble qu'il habitait avait brûlé. Les deux propositions ont été agréées par mes parents, mais les deux se sont avérées catastrophiques ultérieurement.

Les jours passaient terriblement vite. Au travail, mes collaborateurs pleuraient sur mes épaules (avec compassion). Un grand nombre de sœurs et infirmières se déclaraient volontaires pour venir avec moi, de se transférer à Braşov. Je ne pouvais accepter une telle chose; seulement la laborantine Sanda a fait exception, comme le Ministère pouvait admettre que, dans la pénurie de spécialistes, c'était la seule modalité pour assurer au début un simulacre d'analyses dans mon nouvel hôpital.

Trois jours avant le terme fatidique, Béatrice et sa mère sont arrivées à Bucarest. Je suis allé les accueillir à la gare et les aider avec les immenses bagages, valises, sacoches, paniers, remplis de vêtements, d'objets de première nécessité pour Béatrice, mais surtout d'aliments. Je les ais conduites chez la tante de Béatrice où nous allions célébrer un rudiment de noces.

Le jour du 14 novembre nous nous sommes procurés ensemble les papiers qui étaient encore nécessaires et le 15, à midi, nous sommes allés devant l'Officier d'Etat Civil, seulement nous deux, où nous avons été déclarés mari et femme.

Le même jour, le dîner festif de noces a été organisé par la "marraine" (la soeur aînée de ma belle-mère) et par son mari, "le parrain", dans leur maison située dans un cul de sac de la Calea Mosilor. Une maison de réfugiés de guerre, remplie de meubles, tapis, objets de toute sorte, des choses accumulées durant toute une vie, d'ailleurs ayant de la valeur en soi mais par l'accumulation excessive provoquant un effet inverse à leur valeur. Un intérieur vieillot et enrubanné comme les hôtes eux-mêmes.

Nous nous sommes assis à table: mes parents, ma soeur et mon beau-frère d'un côté, la mère de Béatrice, les parrains, leur fils Tolea et sa fiancée de l'autre et entre eux Béatrice et moi-même. Le dîner a été riche. Ma pauvre belle-mère était venue chargée de bonnes choses préparées à l'avance et avec d'autres

qu'elle a préparées avec la marraine qui a démontré ses talents de ménagère. Tout au long de la soirée, Tolea nous a „délectés” avec des blagues assez sulfureuses, quelques allusions à notre événement nuptial. Pendant ce temps, le parrain, en caressant sa moustache en fourchette, riait avec appétit, en tournant ses yeux exophtalmiques et pleins d'envie tantôt vers la fiancée de son fils, tantôt vers Béatrice, pendant que la fiancée (la combientième?), une belle arménienne vulgairement fardée, me faisait avec insistance malgré mes esquives des avances avec les pieds sous la table. Les miens ont été tout le temps silencieux, même mon beau-frère qui d'habitude était très bavard. Le repas s'est prolongé un certain temps, avec des invitations de servir encore une baklava ou un morceau de gâteau ou avec les insistances de Tolea pour boire encore une coupe de champagne car nous allons voir ce que nous allons faire demain matin avec le "drap blanc", ha, ha!

Pas trop tard nous sommes partis car le lendemain nous devons prendre le train pour Brasov.

N'ayant trouvé aucun moyen de transport, nous sommes partis à pied pour plusieurs kilomètres, de la Calea Mosilor jusqu'à Cotroceni, silencieux, les uns derrière les autres deux à deux, mes parents, ma soeur et mon beau-frère et moi avec Béatrice qui s'était complètement collée à moi, frigorifiée par le vent frais et la fine pluie. En la serrant par la taille avec amour, je ne sais pas pourquoi me reste en mémoire l'image de deux petits diamants jetés dans la grande boue des temps.

C'étaient des noces tristes; tristes car parmi nous il y avait un grand absent – Papa – et parce que dès demain commençait l'exil; tristesse qui ne s'est dissipée qu'au moment où, arrivés à la maison, nous avons passé avec Béatrice sa première et dernière nuit dans ma chambre à Cotroceni.

Je ne savais pas à l'époque que dès le deuxième jour, à peine marié, j'allais m'engager corps et âme dans un deuxième

mariage, parallèle, aussi passionnant et accaparant – le mariage avec le Sanatorium TBC pour Enfants de Braşov.